



HAL
open science

Budapest 56 vu de Berlin-Est : la tentative de kidnapping de György Lukács

Sonia Combe

► **To cite this version:**

Sonia Combe. Budapest 56 vu de Berlin-Est : la tentative de kidnapping de György Lukács. Matériaux pour l'histoire de notre temps, 2006, Budapest 1956 au prisme des nouvelles sources, 83, pp.62-66. 10.3917/mate.083.0009 . halshs-00521469

HAL Id: halshs-00521469

<https://shs.hal.science/halshs-00521469v1>

Submitted on 30 Oct 2022

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Budapest 56 vu de Berlin-Est :

Sonia COMBE

la tentative de sauvetage de György Lukács

C'est un bien étrange épisode de l'histoire du monde soviétique que la tentative d'enlèvement du philosophe hongrois projetée à Berlin-Est, alors que les premiers tanks de l'Armée rouge venaient d'entrer dans Budapest. Étrange, mais surtout révélateur du climat de peur et d'incertitude qui régnait en Allemagne de l'Est où le souvenir de l'insurrection de juin 1953 était loin d'être effacé. Quant à l'issue malheureuse du projet, elle illustre, une fois de plus, le *double-bind* dans lequel furent pris la plupart des intellectuels est-européens. Les suites de ce kidnapping raté donnent à voir de façon exemplaire un comportement de soumission à l'autorité. Lukács lui-même, au demeurant et quoique sujet de préoccupation du moment, peut être considéré comme une figure emblématique de cette catégorie pour laquelle le sociologue Jürgen Kuczynski, se définissant lui-même, formula un remarquable oxymoron : *Linientreue Dissidenten*, mot à mot des « dissidents fidèles à la ligne » (du Parti)¹. Rescapé de l'Union soviétique où il avait émigré (il estima plus tard dans son autobiographie² que ce qui l'avait sauvé, en juin 1941, lors de son interrogatoire dans la prison de la Lubjanka, c'était qu'il n'avait pas d'appartement susceptible d'être convoité...), Lukács était rentré en Hongrie à la fin de la guerre. Il soutint alors le régime communiste, quitte à sacrifier certaines de ses thèses jugées insuffisamment orthodoxes et à produire des essais de facture stalinienne³, tout en négociant jusqu'à sa mort la possibilité de garder distance et esprit critique dans des proportions tolérables pour le régime.

Nous disposons désormais de deux types de sources permettant de réinscrire dans son contexte ce modèle de comportement, condition première d'une sociologie des intellectuels du « communisme réel » encore à venir : les archives de l'ancien régime, notamment celles des

polices politiques dont l'action de surveillance se révèle un matériau de premier ordre pour la connaissance du comportement social, dès lors qu'on les lit en ne perdant pas de vue qu'elles ont été écrites en fonction des *objectifs propres* à l'institution qui les a produites et qu'on les croise avec la seconde catégorie de sources, soit les autobiographies et témoignages parus depuis la fin de l'ancien régime. Mais sans perdre de vue cette fois « l'illusion biographique » qui peut présider à la volonté de *présenter* sa vie, ainsi que les limites de la mémoire et ses inévitables remodelages.

Prenant appui sur l'action de solidarité avortée qui nous intéresse ici, nous tenterons d'interpréter, à la faveur de ces nouvelles sources, la défection des principaux protagonistes, essentiellement Anna Seghers, présidente de l'Union des écrivains, et Johannes R. Becher, alors ministre de la culture de RDA. Cette défection nous semble en effet représentative du comportement social dominant dans les sociétés de type soviétique, comportement dont la cause ne saurait être réduite à la peur, pas plus d'ailleurs qu'à la lâcheté qui peut en découler. Cette interprétation largement répandue et qui peut s'appliquer à n'importe quelle société (ou groupe social) vivant sous un régime autoritaire, gomme les particularités d'un mode de comportement dont il convient, pour mieux l'appréhender, de dégager les conditions et les contraintes sous lesquelles on doit l'observer.

Le peuple impopulaire

L'auteur de *Histoire et conscience de classe* avait de nombreux amis parmi les intellectuels de RDA, à commencer par Anna Seghers dont le mari était Hongrois. À l'été 1956, il s'était rendu à Berlin-Est pour assister aux obsèques de Berthold Brecht. Il avait à cette occasion largement informé ses amis des déroulements de la situation en Hongrie où, depuis le XX^e congrès du PCUS et le rapport secret de Khrouchtchev sur les

1. Jürgen Kuczynski, *Ein „linientreuer Dissident“*. *Memoiren 1945-1989*, Aufbau, 1992.
2. Georg Lukács, István Eörsi, *Gelebtes Denken*. *Dialog*. Aus dem Ungarischen von H. H. Paetzke, Suhrkamp, 1981.
3. Ainsi son livre contre J.-P. Sartre *Existentialismus oder Marximus* (Aufbau, 1951). Autre ouvrage, d'une plus grande envergure cependant, *La Destruction de la raison* (L'Arche, 1958), publié en 1952 en Hongrie, qualifié de « crime contre l'intelligence ». Adorno, quant à lui, dans un brillant essai où il montre la fracture entre les œuvres du « jeune » Lukács et sa période « stalinienne », considère que *La destruction de la raison* indique celle de Lukács lui-même... (Noten zur Literatur II, Suhrkamp, 1961 pp. 152 et suivantes.)

crimes de Staline, « la pensée captive » relevait la tête⁴. Acte symbolique entre tous, la veuve de László Rajk, dirigeant communiste victime des procès staliniens de 1949, avait demandé la réhabilitation de son mari. Lukács voyageait beaucoup à ce moment-là, donnant des conférences à travers l'Europe mais, de retour à Budapest, il avait rejoint le cercle Petőfi et accepté, le 25 octobre, le poste de ministre de la Culture dans le nouveau gouvernement de Imre Nagy.

La situation était loin d'être semblable en RDA. L'attitude prudente des intellectuels lors de l'insurrection ouvrière de juin 1953, en réaction au relèvement des normes sur les chantiers de construction de la Stalinallee, avait mis en lumière l'ambiguïté de leurs sentiments vis-à-vis des mouvements populaires spontanés. L'histoire en est pour partie responsable et n'affecte pas les seuls intellectuels est-allemands. Ainsi que cela a pu être analysé à maintes occasions, à l'inverse de la France où la manifestation est plutôt perçue avec sympathie par les intellectuels, on ne retrouve rien de tel en Allemagne. L'image des foules accompagnant et acclamant le Führer semble s'être substituée à celle de la manifestation ouvrière en défense de ses droits légitimes et contre l'exploitation. C'est l'une des raisons qui explique qu'en juin 1953, soit moins de dix ans après la chute du III^e Reich dont ils avaient été pour la plupart des opposants, les intellectuels est-allemands aient opté pour l'attentisme. Membres ou compagnons de route du Parti communiste allemand, revenus d'exil avec le désir d'édifier une « autre » Allemagne radicalement opposée au passé national-socialiste et attirés par une intelligente politique culturelle en zone d'occupation soviétique (1945-1949), ces intellectuels constituent l'un des soutiens les plus forts du régime dit alors « de Pankow⁵ ». En dehors du célèbre poème de Brecht inversant les démissions en cas de mécontentement (« *Mais ne serait-il pas encore plus simple que le gouvernement dissolve le peuple et en choisisse un autre* »), et dont l'ironie aurait surtout visé Kurt Barthel, dit « Kuba », le secrétaire de l'Union des écrivains uniment haï qui venait de dénoncer l'« *ingratitude du peuple*⁶ », on ne note en juin 1953 aucune prise de position publique en faveur des insurgés du côté de la République des lettres, de Brecht pas plus que de quiconque. (Ce fameux poème est souvent objet de surinterprétation : qu'il s'agisse d'un bon mot sur le dos du très conservateur « Kuba » n'enlève rien naturellement à sa pertinence, mais ne fait pas pour autant du dramaturge un sympathisant des manifestants.) En 1953, le peuple était impopulaire en RDA et la vision des bâtisseurs de la Stalinallee dans les rues de Berlin-Est conservait le pouvoir évocateur de masses séduites, il y a peu, par les nazis. Et cela, bien que dans les dossiers de surveillance constitués à ce moment-là, la police politique (Stasi) note souvent le malaise de la plupart de ceux qu'elle observe alors — malaise corroboré par la plupart des souvenirs autobiographiques qui confirment l'ambivalence des sentiments⁷.

Quoiqu'il en soit, à Berlin-Est comme dans les autres capitales de l'empire soviétique, le rapport secret du XX^e congrès du Parti communiste de l'Union soviétique suscite la discussion. En cercles privés, on se met à parler des crimes de Staline dont on commence à comprendre qu'il s'agit de crimes du régime stalinien tout entier. Nombreux sont ceux qui ont passé l'exil en URSS et qui, comme Lukács, ne doivent qu'au hasard le fait d'être passés entre les mailles du filet de la répression. Tel est le cas du premier ministre de la Culture en RDA, Johannes R. Becher, dont l'œuvre, tombée aujourd'hui dans un oubli quasi total, est alors fort louée, y compris dans le monde occidental. La maison d'édition Aufbau, qui publie l'hebdomadaire culturel *Sonntag*, devient le lieu principal de rencontre et de discussion. À sa tête se trouve Walter Janka, un communiste de longue date qui a combattu en Espagne aux côtés de l'armée républicaine et qui, ouvrier de formation, est devenu l'éditeur de Thomas Mann, Berthold Brecht, Ernst Bloch et G. Lukács, pour citer les noms les plus prestigieux. Johannes R. Becher assiste volontiers à ces discussions, de même que l'écrivain Anna Seghers, ce qui donne une certaine légalité à ces rencontres informelles. Aucun de ces deux représentants de l'intelligentsia communiste n'ont jamais condamné publiquement la terreur stalinienne, de même qu'ils ont tous deux laissé jusqu'à présent sans mot dire condamner, et parfois exécuter des amis proches — qu'il s'agisse du correspondant de la *Pravda* et ami de J. R. Becher, Mikhaïl Kolzov, assassiné comme agent de l'impérialisme pendant les purges des années 1936-1938 à Moscou, plus tard de certains accusés des procès de Prague comme André Simone et, enfin et plus récemment, de Paul Merker, communiste allemand condamné en 1955 à huit ans de prison à Berlin-Est comme agent des services secrets américains, agent des services secrets français et agent de l'impérialisme sioniste... On peut cependant voir dans cette liste non exhaustive autant de couleuvres qui leur seraient restées en travers de la gorge et expliqueraient leur soulagement à la suite des « révélations », qui n'en étaient guère pour eux, du rapport secret de Khrouchtchev.

Démocratie socialiste versus dictature du prolétariat

Dans ses mémoires, Walter Janka se souvient toutefois des contorsions mentales d'Anna Seghers à l'automne 1956 pour justifier la chute du chef du gouvernement hongrois, Rákosi, exilé en Union soviétique après avoir été contraint de céder le pouvoir. Elle se disait choquée par un fait divers, certes révélateur de la brutalité de cet homme auquel elle venait de dédicacer son dernier roman, mais qui constituait peut-être le « moindre » de tous ses crimes : un garçonnet venu récupérer son ballon malencontreusement envoyé par-dessus la barrière de la résidence gouvernementale

4. Arpad Kadarkay, Georg Lukács, *Life, Thought, and Politics*. Cambridge, 1991. « La pensée captive » est une référence au titre de l'essai de Czesław Miłosz, première tentative de catégorisation des intellectuels de l'Est. (*La pensée captive. Essai sur les logocraties populaires*, Gallimard, 1953.)

5. Quartier populaire de Berlin (Est), Pankow est alors le siège du gouvernement. La résonance russe du nom de ce lieu (comme d'autres dans le Mecklembourg ou la Marche de Brandebourg) n'est pas étrangère à l'appellation par les médias occidentaux, au moment fort de la guerre froide, des institutions gouvernementales est-allemandes par le lieu où elles ont élu domicile.

6. Hans Mayer, *La tour de Babel. Souvenirs d'une République démocratique allemande*, Puf, 1993. p. 59.

7. Voir à ce sujet l'ouvrage précédemment cité de Hans Mayer et, notamment, ceux de Annette Leo, *Leben als Balance-Akt. Wolfgang Steinitz: Kommunist, Jude, Wissenschaftler*, Metropol, 2005, Fritz Klein, *Drinnen und draussen: ein Historiker in der DDR. Erinnerungen*, S. Fischer, 2000 et, pour les dossiers de la Stasi, Sonia Combe, *Une société sous surveillance. Les intellectuels et la Stasi*, Albin Michel, 1999.



Budapest,
18 février 1952,
Anna Seghers arrive
à Budapest et est
accueillie par György
Lukács à sa droite et
Valéria Benke à sa
gauche sur le devant.

MTI (Magyar
Távíráti Iroda).

8. Walter Janka, *Schwierigkeiten mit der Wahrheit*, Rororo, octobre 1989. p. 13.

9. Littéralement « ceux qui pensent autrement », référence à un écrit de Rosa Luxemburg en faveur du pluralisme d'idée.

10. Walter Janka, *op. cit.*, p. 17.

11. Ce rapport, au demeurant élogieux, a été retrouvé dans les archives de la célèbre prison. *Conversations à la Lubjanka. Le dossier György Lukács*. Moscou, 1989. Cité par László Sziklai, « 41 bin ich doch aufgefliegen ». *Das Verhör Georg Lukács in der Lubjanka*. In *Lukács 2001. Jahrbuch der Internationalen Georg-Lukács — Gesellschaft*, Bielefeld, 2001, pp. 215-242. Successeur de la Tchéka (1917-1922), le NKVD (1934-1946) est remplacé un temps par le MVD et en 1954 est devenu le KGB.

12. Walter Janka, *op. cit.*, pp. 33-35.

avait été immédiatement abattu par les gardes. De cette histoire elle ne parla jamais publiquement, ni même sous une forme littéraire, seule, nous dit Walter Janka, la dédicace au sanglant Rákosi disparut des rééditions de ce livre dès lors qu'il était tombé en disgrâce⁸. Johannes R. Becher se situait, quant à lui, sur un terrain plus politique et participait à des discussions qui portaient principalement sur le concept de « démocratie socialiste » que l'on souhaitait substituer à celui de « dictature du prolétariat ». En d'autres termes, la pensée critique alors pratiquée visait l'amélioration du système et non son abolition, à l'instar des vœux que formulèrent la plupart des futurs dissidents est-allemands (Robert Havemann, Rudolf Bahro, Stefan Heym et, plus tard, les « Andersdenkenden⁹ » protégés par l'Église évangélique). Non seulement Johannes R. Becher assistait à ces cercles de discussion, mais il se félicitait de l'« atmosphère constructive » qui régnait dans la maison d'édition et encourageait les participants à s'exprimer sans crainte : « Pour donner du courage à l'auditoire, il disait : "Vous pouvez parler librement et ouvertement. Je vous assure qu'il n'y a ici aucun représentant de la Stasi qui pourrait vous causer des ennuis en raison de vos questions"¹⁰. » De même que Walter Janka, qui était alors en train d'éditer Lukács, Becher était préoccupé par le sort du philosophe hongrois (lequel ne saura jamais que son ami de longue date avait écrit en 1936 un rapport sur ses activités en Allemagne entre 1931 et 1933, selon toute probabilité pour le compte du NKVD¹¹).

Le matin même de l'entrée des chars soviétiques dans Budapest, Janka tenta d'entrer en contact avec Lukács. Il s'agissait de lui remettre les épreuves de son dernier livre sur le réalisme dans l'art et la littérature avant de l'envoyer à l'imprimeur. La maison d'édition était d'autant plus intéressée à la publication rapide de l'ouvrage que Lukács y exposait de nouvelles thèses et que l'autorisation de publier pouvait, à tout moment, être remise en cause par les fonctionnaires de la censure. Toutes les communications avec la Hongrie étant

coupées, y compris en passant par l'ambassade de Hongrie à Berlin-Est, il ne restait plus qu'à se tourner vers les médias. À l'Est, ils parlaient de contre-révolution, d'ingérence des puissances occidentales et de « trahison des intellectuels ». De l'autre côté, de grève générale, de sièges du parti et du gouvernement saccagés et brûlés et de lynchages de communistes. Lukács, somme toute, pouvait appartenir à l'un ou l'autre camp : menacé comme appartenant à la catégorie des « traîtres » intellectuels par les conservateurs, il pouvait l'être pareillement comme communiste par les « contre-révolutionnaires ».

Le veto soviétique

Ce même jour où Janka tentait de téléphoner à son auteur, il reçut un appel d'Anna Seghers qui voulait le voir de toute urgence et qui, sans plus tarder, lui confia la mission de se rendre à Budapest pour en faire sortir Lukács. Elle avait conçu ce plan avec Johannes R. Becher lequel, de son côté, devait s'occuper de la logistique de l'enlèvement : obtenir au plus vite un visa de sortie du pays, des visas d'entrée en Autriche et en Yougoslavie pour Janka, à la disposition duquel il mettrait sa propre voiture et son chauffeur. À Vienne, le communiste Ernst Fischer, lié à Becher depuis leur exil en URSS, devait servir de relais et indiquer où et comment passer la frontière. Aucun détail n'avait été négligé, pas même le versement éventuel d'une rançon en dollars pour le cas où le philosophe aurait été séquestré par des « contre-révolutionnaires », forcément « corruptibles ». L'action ne pouvant attendre, Becher donna ses dernières consignes à Janka dans la nuit même et le rendez-vous avec son chauffeur fut fixé à 10 heures à la maison d'édition où Janka devait se rendre avec pour tout bagage « un pyjama et une brosse à dent ».

« Le matin, Becher téléphona peu avant l'heure dite :

- Tout est réglé ?

- Absolument. Nous partons à 10 heures.

- Bien. Mais attends un peu avant de partir. Je dois encore parler avec Ulbricht. Je le vois tout de suite à la Chambre du peuple.

Nouveau coup de fil de Becher à 11 heures.

- Vous devez encore attendre. Je n'ai pas pu parler avec Ulbricht.

Puis, à 12 heures.

- Désolé, vous ne pouvez pas partir. Ulbricht a interdit le voyage. C'est aux camarades soviétiques d'agir. Ils sont en Hongrie et eux seuls savent ce qu'il faut faire. Il n'est pas question que nous nous en mêlions. »

Sa voix, se souvient Janka, exprimait la déception. On le sentait démoralisé¹². Mais, comme d'habitude, il avait obtempéré.

Il ne fut plus jamais question du projet. Ni Becher, ni Seghers n'y firent désormais allusion. Les événements de toute façon se bousculaient : tandis que les chars soviétiques écrasent l'insurrection hongroise, en Allemagne de l'Est Walter Ulbricht décide l'arrestation du jeune philosophe, partisan de réformes, Wolfgang Harich. La surveillance systématique des intellectuels par la Stasi est décidée avec, pour commencer, celle du plus éminent d'entre eux depuis la mort de Brecht, le philosophe Ernst Bloch. Lorsque la Stasi ouvre un dossier au nom de ce dernier, en novembre 1956, elle consigne les propos que l'auteur du *Principe espérance* aurait tenus concernant Johannes R. Becher, « *un salaud qui n'a pas voulu aller chercher Lukács à Budapest*¹³ ». L'officier de la Stasi chargé du décryptage de l'enregistrement des conversations chez les Bloch souligne en rouge le mot « salaud ».

Le silence

Moins d'un an plus tard, en juin 1957, Walter Janka est victime de ce que l'on a appelé des « procès-spectacle » car ils ont pour but d'intimider ceux que l'on contraints d'y participer en les convoquant comme témoins. C'est ainsi qu'entre autres accusations, notamment ses relations avec le philosophe réformateur Wolfgang Harich¹⁴, rejallit l'épisode de la tentative d'enlèvement de Lukács, entre temps officiellement devenu « le père spirituel de la contre-révolution en Hongrie ». Rivalisant avec le chef d'orchestre des procès de Moscou, l'illustre Vychinski, l'avocat général Melsheimer, vitupère Lukács devant ses amis, Anna Seghers et Johannes R. Becher : « *Et c'est ce traître Lukács, de tout temps agent caché de l'impérialisme dans les rangs du mouvement ouvrier international que le traître et ennemi du Premier État allemand des ouvriers et paysans, l'accusé ici présent du nom de Janka, lui aussi comme Lukács camouflé en communiste, voulait ramener à Berlin pour en faire l'inspirateur spirituel de la contre-révolution en RDA*¹⁵. »

À la demande de l'accusé de faire témoigner sur ce point Johannes R. Becher et Anna Seghers, commanditaires de la tentative d'enlèvement, Melsheimer, qui avait fait ses classes en Allemagne nazie, écume de rage : oser convoquer un ministre de la Culture et un écrivain mondialement connu à qui a été décerné le prix Staline ? N'est-ce pas là la meilleure preuve que l'accusé est un provocateur ? Le ministre et l'écrivain en question, de toute façon, ne demandaient qu'à se taire. Anna Seghers, se souvient Janka, regardait ses pieds. Quant à Becher, le soir même de la condamnation de Walter Janka à cinq ans de prison, on dit qu'il aurait bu à en perdre conscience. Sa défection ne lui fut jamais pardonnée par Ernst Bloch qui venait de renouer avec Lukács aux obsèques de Brecht et qui décida alors de sortir de sa réserve. Becher mourut peu de temps après, en 1958, rongé par la maladie (« la

maladie de Lukács », ainsi que devait ironiser Ernst Bloch¹⁶) et vraisemblablement le remords, peut-être même le dégoût de soi, mais sans avoir jamais formulé le moindre regret. Son épouse, Lilly Becher, inversa les responsabilités : c'est la « trahison » de Janka qui aurait tué son mari. (Détail qui en dit long, les Becher avaient envoyé des cadeaux pour Noël aux enfants de Janka dont le père venait d'être condamné.) À l'évidence « moralement » plus solide, Anna Seghers ne se départit jamais de son silence, sur cet épisode comme sur d'autres. Elle survécut longtemps à l'événement puisqu'elle ne mourut qu'en 1983. On a cependant retrouvé dans les archives de Lukács la trace de son inquiétude. Le 9 novembre 1956, un télégramme parvenait à ce dernier et son épouse, Gertrud : « *Je vous demande de tout cœur de nous faire savoir comment vous allez personnellement. Je vous embrasse. Anna*¹⁷. » Lukács se trouvait alors déjà en Roumanie, après avoir été kidnappé, non par les « contre-révolutionnaires », mais par les Soviétiques. Il s'était réfugié, avec 42 autres personnes, dans la nuit du 4 novembre, dans l'ambassade de Yougoslavie à Budapest, d'où, comme il dira plus tard avec humour, il fut enlevé en « tanxi » (contraction du tank et du taxi) pour être placé sous surveillance dans le village de la nomenclatura roumaine, Snagov, près de Bucarest¹⁸. Libéré en avril 1957 grâce à l'intervention de Bertrand Russell, lequel menaçait de démissionner de ses fonctions de président du Conseil mondial pour la Paix¹⁹, Lukács, comme on sait, choisit dès lors « l'exil intérieur ». Il fut très affecté par la pendaison de Imre Nagy et de Miklós Gimes au procès desquels il avait refusé de témoigner. La publication de ses œuvres fut stoppée en RDA et ses livres retirés des librairies et bibliothèques.

Des hommes doubles

Saura-t-on jamais les motivations profondes de ceux qui avaient conçu le plan de son sauvetage ? S'agissait-il de le protéger des « contre-révolutionnaires » ou bien des... Soviétiques ? Lukács avait accepté le poste de ministre de la Culture du nouveau gouvernement de Nagy, ce que ne pouvaient ignorer ni Becher, ni Seghers, ni même le chef du gouvernement, Ulbricht. Ce dernier avait-il demandé leur accord aux Soviétiques avant de faire sortir Lukács de Budapest ? Cela semble dans l'ordre des choses : Ulbricht s'est toujours soumis aux décisions des « amis », comme on les appelait officiellement en RDA — de la même manière que Becher et Seghers se sont toujours soumis aux siennes. Mais sans doute, les motivations de ces derniers étaient-elles moins claires, rejoignant celles de Janka, d'Ernst Bloch et d'autres intellectuels de RDA. Aucun d'entre eux n'était dupe et tous souhaitaient à l'évidence un assouplissement du régime. D'un côté le XX^e congrès avait suscité en eux de l'espoir, de l'autre, ils continuaient à redouter les manifestations populaires

13. Dossier de Ernst Bloch (BsTU, Berlin) MfS AOP 3215/87.

14. Ce dernier qui, contrairement à Walter Janka, plaïda coupable lors de son procès, est parfaitement représentatif des « dissidents fidèles ».

15. Walter Janka, *op. cit.*, p. 37.

16. Cf. Le dossier cité ci-dessus.

17. Antonia Opitz, « Der Briefwechsel zwischen Anna Seghers et György Lukács (1938-1939) neu gelesen », in *Argonautenschiff. Jahrbuch der Anna-Seghers-Gesellschaft*, 13, 2004. Je remercie les archives Lukács à Budapest (Lukács Archivum) pour le texte original du télégramme : « Bitte euch herzlichst um Nachricht wie es euch persönlich geht. Es umarmt euch, Anna. »

18. Le 21 novembre Kádár signe un sauf-conduit pour les réfugiés de l'ambassade de Yougoslavie et le *Népszabadság*, organe officiel du Comité central du Parti socialiste ouvrier hongrois, publie le texte signé par Nagy et ses compagnons mentionnant

l'engagement du gouvernement à les laisser libres. Confiants ils quittent leur asile le 22 et sont arrêtés par les services soviétiques.

19. Rassemblement d'intellectuels de l'Est et de l'Ouest fondé en 1948 dans le contexte de la guerre froide et devant le danger de la bombe atomique.

Annonce p. 3 dans Szabab Nép du 19 février 1952 de l'arrivée d'Anna Seghers à l'aéroport de Budapest où Lukács, entre autres, l'a accueillie.



plus ou moins « spontanées » car, en ces temps de guerre froide, ils savaient que la manipulation était plus que probable. Ils redoutaient surtout l'abandon du projet social auquel ils avaient adhéré et adhéraient encore en dépit des erreurs et même des crimes. « Hommes doubles », ils étaient pris au piège de la loyauté envers un régime qui affichait pour but ce projet de justice et d'égalité sociale, un piège dont ils étaient pour la plupart conscients. De ce point de vue et quoiqu'il ait toujours précisément rejeté le statut de « homo duplex », Lukács est un parfait exemple d'intellectuel tombé dans ce piège. N'était-ce pas lui qui, à la question, « comment avez-vous passé la guerre en URSS ? », répondait sobrement : « J'ai survécu » ? Lukács, dont le jour de l'arrestation par le NKVD, le 29 juin 1941, coïncida avec celui où son amie Anna Seghers²⁰ posait le pied au Mexique, après avoir fait partie de ces intellectuels que l'Américain Varian Fry était parvenu à faire quitter la France de Vichy. Par bien des aspects, Anna Seghers peut apparaître un personnage énigmatique, encore qu'il suffise souvent à un régime, quel qu'il soit, de couvrir d'honneurs et de privilèges un esprit critique potentiel pour le rendre inoffensif. De même qu'elle regardait ses pieds lors du procès de Walter Janka, Anna Seghers avait appris à regarder ailleurs, gardant probablement le cap pour ce qu'elle considérait l'essentiel. Ce fut sa force et sa faute. Plus tragique est la figure du poète devenu ministre de la Culture, Johannes R. Becher. Becher dont les tentatives de suicide répétées depuis sa jeunesse avaient révélé la fragilité. Mais aussi Becher qui écrivit un rapport sur son ami Lukács en URSS en 1936 (que ce rapport soit anodin ne l'exonère pas pour autant : c'est la soumission à la pratique du rapport — première étape vers la dénonciation — qu'il faut prendre en considération²¹), Becher qui envoie des cadeaux de Noël aux enfants d'un Janka qu'il vient de laisser condamner, Becher qui se soule le soir de la condamnation de ce dernier, Becher enfin qui écrivit dans l'un

de ses poèmes : « *Qui oublie le passé, sera oublié lui-même* »²². » Un vers prémonitoire : qui se souvient aujourd'hui de Johannes R. Becher, poète allemand pourchassé par les nazis et que Thomas Mann admirait tant ? Devra-t-il rester dans l'histoire comme une « conscience malheureuse », déchirée en elle-même, ou bien faut-il dissocier son œuvre littéraire de son attitude politique, à l'instar de ce qu'il fit lui-même lorsque, interrogé sur Lukács au cours d'une conférence internationale qui se tenait au ministère de la Culture, en février 1957, il s'en sortit par une pirouette de fort mauvaise foi : « *L'historien de la littérature György Lukács demeure le savant exceptionnel qu'il est. Personne ne pense à mettre ses livres à l'index, mais, comme politicien, au sein du cercle Petöfi de Budapest, il a eu un rôle contre-révolutionnaire.* » Lukács, dont l'édition des œuvres avait été arrêtée en RDA, dont les livres avaient été retirés des librairies et bibliothèques et qui, au moment où le ministre de la Culture de RDA donnait sa conférence de presse, était encore séquestré par les Soviétiques en Roumanie.

Par-delà la mauvaise foi et le cynisme qu'encourageaient les circonstances — et sans qu'elles soient pour autant atténuantes —, c'est cette tension-là, entre l'œuvre et l'engagement politique, qui permet d'entrevoir les raisons du comportement social. Au-delà de la peur et de l'attachement idéologique, facteurs incontestables l'un comme l'autre, c'est l'extraordinaire désir de reconnaissance, siège de la vulnérabilité de l'intellectuel que l'on peut voir à l'œuvre dans ces figures d'intellectuels communistes, plus « fidèles à la ligne » que « dissidents » (J. Kuczynski), mais à distinguer des sinistres apparatuses de la pensée et, pour cette même raison, d'autant plus responsables de leurs actes. Reste l'interrogation : ces femmes et ces hommes qui avaient su, sous d'autres circonstances, montrer du courage, se sont-ils jamais demandés si leur défection n'allait pas, précisément, conduire à la faillite de leur idéal ? S. C.

20. Il avait entretenu une longue correspondance avec Anna Seghers tout au long des années 1938-1939 sur l'expressionnisme et le réalisme dans la littérature.

21. Voir à ce sujet *Citoyens et délateurs* sous la direction de Jean-Paul Brodeur et Fabien Jobard, Paris, Autrement, 2005.

22. Walter Janka, *op. cit.*, p. 42.